Loèche-Ville : La cave aux cristaux des frères Köppel

La femme de la grotte dorée (Eischoll)

Un petit garçon gardait les chèvres près du Beibrächitschuggo (littéralement : « rocher brise-jambes ») en contrebas du village d'Eischoll. En début d'après-midi, ils étaient tous allongés dans l'herbe : les chèvres, les chevreaux, le bouc… et même le petit berger somnolait sous un arbre.

Soudain, le petit garçon se réveilla en sursaut, car un magnifique chant l'avait tiré de son sommeil. Poussé par la curiosité, il se mit en route et arriva jusqu'au rocher. Là se tenait une jeune femme d'une grande beauté, vêtue de robes flottantes, et chantait à merveille. Lorsqu'elle eut terminé sa chanson, elle fit signe au petit garçon de s'approcher tranquillement, car elle voulait lui montrer quelque chose. Le petit garçon s'approcha de la jeune femme. Celle-ci posa sa main sur le rocher et, au son d'une clochette, une fente s'ouvrit, s'élargissant pour former une grande porte ; tous deux la franchirent et arrivèrent dans une salle brillamment éclairée.

Sur les tables brillaient des montagnes de coupes, d'assiettes, de plats et de chandeliers en or, tandis que des pierres scintillaient de toutes les couleurs. « Ce sont des pierres précieuses », expliqua la femme. Et le petit garçon s'émerveillait, la bouche ouverte et les yeux écarquillés. « Si tu m'offres quelque chose qui t'appartient, tu pourras prendre autant de ces richesses que tu le souhaites. Je n'ai besoin que d'un petit cadeau offert de bon cœur… ».

Le petit garçon se mit alors à fouiller dans les poches de son pantalon et en sortit un petit sifflet en bois. « Oui, c'est exactement ce que tu peux m'offrir pour me rendre heureuse ! », s'écria la femme, ravie. « Non, je ne peux pas te donner ce sifflet », répondit le petit garçon, « c'est à moi, je l'ai sculpté moi-même. » « S'il te plait ! », supplia la femme. « Non », répéta le petit garçon, « c'est à moi et ça restera à moi. »

La femme se mit alors à sangloter amèrement. La salle s'assombrit. Le petit garçon vit les arbres dehors, baignés par la lumière du soleil, et courut vers la porte. Il s'arrêta près d'un des arbres pour reprendre son souffle. Lorsqu'il se retourna, le Beibrächitschuggo se dressait là, comme toujours auparavant, sans porte et sans fente. Et comme il se dresse encore aujourd'hui.

Josef Guntern, Volkserzählungen aus dem Oberwallis, N° 1889; Walliser Sagen, tome 2, 1907, N° 27;
Troisième livre d'école, 1928, p. 110